

JEAN-CLAUDE
MICHÉA

ORWELL
ANARCHISTE
TORY

SUIVI DE : À PROPOS DE 1984
ET D'UN INÉDIT :

ORWELL,
LA GAUCHE
ET LA DOUBLE
PENSÉE

CLIMATS



JEAN-CLAUDE MICHÉA

ORWELL

ANARCHISTE TORY

SUIVI DE : À PROPOS DE 1984
AVEC UNE POSTFACE INÉDITE :

ORWELL, LA GAUCHE
ET LA DOUBLE PENSÉE

Anarchiste tory, c'est-à-dire anarchiste conservateur, c'est ainsi que George Orwell se présentait parfois, lorsqu'il était invité à se définir politiquement. Mais suffit-il qu'une position politique soit inclassable pour être incohérente ? Cet essai s'efforce précisément d'établir qu'il est possible d'être l'un des analystes les plus lucides de l'oppression totalitaire sans renoncer en rien à la critique radicale de l'ordre capitaliste ; que l'on peut être à la fois un défenseur intransigeant de l'égalité sans souscrire aux illusions « progressistes » et « modernistes » au nom desquelles s'accomplit désormais la destruction du monde.

En établissant la cohérence réelle de cette pensée supposée inclassable, cet essai met en évidence quelques-unes des conditions de cette indispensable critique moderne de la modernité, dont George Orwell est le plus négligé des précurseurs.

© Hannah Assouline / Opale / Bridgeman Images



Jean-Claude Michéa est l'auteur de nombreux ouvrages, tous publiés chez Climats, parmi lesquels : *Orwell éducateur*, *Le Complexe d'Orphée*, *Notre ennemi*, *le capital*, *Le Loup dans la bergerie*.

Orwell Anarchiste Tory

Cinquième édition

DU MÊME AUTEUR

- Orwell anarchiste tory*, Climats, 1995, nouvelle édition 2000.
- Les Intellectuels, le peuple et le ballon rond*, Climats, 1998, nouvelle édition 2003 et 2010.
- L'Enseignement de l'ignorance*, Climats, 1999, nouvelle édition 2006.
- Les Valeurs de l'homme contemporain* (avec Alain Finkielkraut et Pascal Bruckner), éditions du Tricorne-France Culture, 2001.
- Impasse Adam Smith*, Climats, 2002 ; Champs, 2006.
- Orwell éducateur*, Climats, 2003.
- L'Empire du moindre mal*, Climats, 2007 ; Champs, 2010.
- La Double Pensée*, Champs, 2008.
- Le Complexe d'Orphée, la Gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*, Climats, 2011 ; Champs, 2014.
- L'Âme de l'homme sous le capitalisme*, postface à *La Culture de l'égoïsme* – Discussion entre Christopher Lasch et Cornelius Castoriadis, Climats, 2012.
- Les Mystères de la gauche : de l'idéal des Lumières au triomphe du capitalisme absolu*, Climats, 2013 ; Champs, 2014.
- Le plus beau but était une passe*, Climats, 2014.
- La Gauche et le Peuple* (avec Jacques Julliard), Flammarion, 2014 ; Champs, 2017.
- Notre ennemi le capital*, Climats, 2017 ; Champs, 2018.
- Le loup dans la bergerie*, Climats, 2018 ; Champs, 2019.

Jean-Claude Michéa

Orwell Anarchiste Tory

Postface inédite de l'auteur

« Orwell, la gauche et la double pensée »

CLIMATS

© Climats, un département des éditions Flammarion,
1995, 2000, 2003, 2008, et 2020
pour la présente édition.
ISBN : 978-2-0802-4028-6

*Quelle époque terrible que celle
où des idiots dirigent des aveugles.*

William Shakespeare

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les œuvres d'Orwell à l'exception de *1984* sont ici citées d'après l'édition anglaise *The Collected Essays, Journalism and Letters of George Orwell*, Penguin books (4 volumes, 1970). La première édition de *Orwell, anarchiste* date en effet de 1995, date à laquelle la traduction française de ces quatre tomes était à peine engagée. Ce problème de traduction des essais de George Orwell en France est depuis réglé. Nous avons toutefois choisi avec l'auteur de conserver sa traduction, mais nous renvoyons naturellement le lecteur aux quatre tomes parus depuis. Les références utilisées dans le présent ouvrage correspondent quant à elles à l'édition originale de ces textes, présentée de la manière suivante :

C.E. 1 : *An Age Like This*, 1920-1940

C.E. 2 : *My Country Right or Left*, 1940-1943

C.E. 3 : *As I Please*, 1943-1945

C.E. 4 : *In Front of Your Nose*, 1945-1950

Les notes appelées par une lettre se trouvent à la fin de chaque chapitre et peuvent être lues indépendamment.

LE SENS DE LA LIBERTÉ,
ET DONC DU LANGAGE

I

La construction méthodique et patiente d'une nouvelle manière de parler est un des aspects les plus déroutants de l'univers décrit dans *1984*. Mais il s'agit aussi d'un aspect essentiel s'il est vrai, aux yeux des maîtres de l'Océania, que « la Révolution ne sera complète que le jour où le langage sera parfait ¹ ». Cette perception du rôle joué par le langage dans l'institution d'une société totalitaire est incontestablement l'un des axes majeurs de la philosophie politique de George Orwell ². On ne peut cependant pas dire

1. Gallimard, « Folio », traduit par Amélie Audiberti, p. 80.

2. Ce mot doit être employé avec précaution, s'agissant d'un auteur dont la méfiance à l'égard des discours abstraits l'amena un jour à écrire que « la philosophie devrait être interdite par la loi » (lettre à Richard Rees, 3 mars 1949, C.E. 4, p. 539).

que les conséquences en soient toujours bien mesurées. La raison principale, à mon avis, est que nous avons l'habitude de lire *1984* en ignorant tranquillement les cheminements intellectuels qui l'ont précédé et qui seuls peuvent éclairer la complexité de son sens. Une appréciation exacte de l'œuvre orwellienne suppose donc le rappel de quelques données indispensables.

II

Orwell n'a jamais éprouvé la moindre fascination pour le mythe soviétique et ceci le distingue suffisamment d'une grande partie des intellectuels de son temps. L'influence d'un Marx semble même n'avoir joué aucun rôle dans sa conversion (assez tardive) au socialisme ¹. Cette dernière est fondamentalement la conséquence du séjour effectué à Wigan Pier, en 1936, et de la découverte qu'Orwell y fit de la condition ouvrière ; découverte dont Simon Leys résume parfaitement l'essence en écrivant qu'elle fut « immédiate et intuitive mais aussi définitive et totale ² ». L'adhésion d'Orwell aux valeurs de la Gauche doit donc très peu aux séductions du langage. Elle est plutôt

1. Si influence il y a, elle s'arrête au fait qu'Orwell avait baptisé son caniche noir « Marx ».

2. Simon Leys, *Orwell ou l'horreur de la politique*, Paris, Plon, nouvelle éd., 2006.

l'effet d'une sorte de communion originaire, opérée dans l'ordre sensible et n'ayant pas exigé une médiation particulière des mots existants ^A.

Si Orwell s'est trouvé ainsi préservé de la tentation stalinienne, il faudra cependant l'épreuve espagnole pour qu'il ressente l'obligation d'en dénoncer la nature. Dans le Barcelone de mai-juin 1937, l'occasion lui fut en effet offerte (qui n'est pas fréquente pour un écrivain occidental) d'observer, dans des conditions d'une pureté expérimentale presque absolue, l'essence du « socialisme réel ». On aurait tort, néanmoins, sur la foi d'écrits plus tardifs (par exemple *Why I Write*, 1946) de faire remonter à cette époque sa prise de conscience du phénomène totalitaire. Ses lettres à Geoffrey Gorer expriment très exactement le niveau des conclusions qui étaient alors les siennes. D'une part il estime, avec Franz Borkenau, que « le Parti communiste est maintenant le principal parti contre-révolutionnaire ¹ ». Mais de l'autre il précise : « Après ce que j'ai vu en Espagne j'en suis venu à la conclusion qu'il est vain de vouloir être "antifasciste" tout en essayant de préserver le capitalisme. Le fascisme, après tout, n'est qu'un développement du capitalisme, et la démocratie

1. Août 1937, C.E. 1, p. 314.

la plus libérale – comme on dit – est prête à tourner au fascisme à la première difficulté [...]. Si quelqu'un entendait collaborer avec un gouvernement capitaliste-impérialiste dans le cadre d'une lutte "contre le fascisme" (c'est-à-dire en fait contre un impérialisme rival) il ne ferait que permettre au fascisme de rentrer par la porte de derrière¹. »

Autrement dit, si Orwell est désormais en mesure d'affirmer que l'intransigeance envers les staliniens est le préalable de toute politique socialiste, il conserve intacte sa foi dans les paradigmes historiquement constitués de la gauche révolutionnaire, comme en témoigne encore sa tendance à répéter un peu partout qu'il n'y a en fin de compte entre la « démocratie bourgeoise » et le fascisme que la différence qui sépare *Tweedledum* et *Tweedledee*. Or le fait de refuser à la fois le fascisme et le stalinisme – même s'il est plutôt rare à l'époque – ne permet nullement à lui seul de comprendre la nature du totalitarisme. Pour former une « idée adéquate » de ce dernier, il faudrait en construire une définition génétique², c'est-à-dire une définition qui ne

1. Septembre 1937, C.E. 1, p. 318.

2. Selon le modèle établi par Spinoza dans le *Traité de la réforme de l'entendement*.

permette pas seulement de décrire la plupart de ses propriétés mais qui énonce leur cause et formule la loi selon laquelle cette cause produit ses effets.

Faute d'une telle définition Orwell n'est encore en 1937 qu'un gauchiste intelligent, plus radical certes que les trotskistes (il ne se raconte pas d'histoires sur l'« État Ouvrier dégénéré ») mais en retrait sur Borkenau dont il critique la propension croissante à s'éloigner des schémas de la gauche révolutionnaire ¹. Or la construction d'une théorie anti-totalitaire cohérente suppose précisément qu'on ait saisi ce qui, dans le fonctionnement idéologique de la Gauche constituée, peut conduire (et dans certaines conditions, conduit nécessairement) à l'édification de ces sociétés où elle ne songe pas à se reconnaître ^B.

L'intelligence du fait totalitaire implique donc que l'on sache compléter la condamnation de ce qui, dans le modèle initial, a été « perversi » (travail qui, avec le temps, est à la portée de n'importe qui) par une interrogation critique sur le modèle lui-même. Et il faudra à Orwell beaucoup plus que l'expérience espagnole pour en arriver là.

1. *New English Weekly*, septembre 1938, in C.E. 1, pp. 385 à 388.

Notes

[A]

*... n'ayant pas exigé une médiation particulière
des mots existants.*

Comme plus tard la relation fugitive, muette et cependant si marquante avec le jeune milicien italien rencontré dans la caserne « Lénine » à Barcelone¹. Cette capacité de ne bien communiquer qu'au-delà des mots, et dans des conditions très privilégiées, doit assurément être mise au compte de la timidité de l'homme. Mais elle tient peut-être aussi à ce qu'il y a d'irréductiblement anglais dans Orwell : on songe à la merveilleuse définition, donnée par Borges, de ces « amitiés anglaises qui commencent par exclure la confiance et qui bientôt omettent le dialogue ». Il est nécessaire d'ajouter dès maintenant que ces dispositions d'esprit n'ont jamais conduit Orwell aux facilités du mysticisme et que « le goût

1. *Hommage à la Catalogne*, Éditions Champ libre, et *Looking back on Spanish War*, C.E. 2, pp. 303-306.

des mots, de leur signification et leur usage précis ¹ » est décidément l'autre aspect du personnage.

[B]

*... l'édification de ces sociétés où elle ne songe
pas à se reconnaître.*

L'idée d'une opposition entre la « Gauche » et la « Droite » peut constituer, dans certaines limites, un principe d'intelligibilité historique pertinent, à condition d'y voir d'abord le conflit, très ancien, entre deux sensibilités philosophiques et peut-être psychologiques. Le problème est que ces sensibilités doivent chaque fois s'insérer dans des ensembles historiques concrets et donc s'incarner dans des paradigmes idéologiques singuliers. Ce que nous nommons, de nos jours, la « Gauche » est ainsi le complexe historico-culturel forgé à partir des conditions de la Révolution française, sédimenté dans des organisations bien définies, et dans tout un jeu de symboles, d'habitudes et de concepts a priori (par exemple « laïcité » ou « nationalisations »). Sans vou-

1. Bernard Crick, *George Orwell*, traduction de l'anglais de Stéphanie Carretero et Frédéric Joly, Climats, 2003 et Flammarion, 2008 (nouvelle éd., coll. « Grandes Biographies »).

loir abuser d'une distinction facile on pourrait dire que tout le combat d'Orwell contre la « Gauche constituée » (ou « empirique ») a été mené du point de vue de la « Gauche constituante » (ou « transcendante¹ »).

1. Pour une appréciation plus critique de la distinction Gauche/Droite, on se reportera à la conférence sur *1984* qui figure à la fin du présent essai (*note de la deuxième édition*).

III

Cette remise en question des certitudes fondamentales de la Gauche apparaît, en définitive, comme le résultat d'un mouvement complexe : d'abord une évolution progressive, puis une conversion soudaine. Déjà, à propos du témoignage de Borkenau sur l'affaire espagnole, Orwell avait dû constater que « la chose la plus dégoûtante, dans toute cette histoire, c'est la façon dont la presse anglaise soi-disant antifasciste en a rendu compte ¹ ». Les difficultés qu'il rencontra pour publier son propre livre (et l'accueil très frais que la critique de Gauche lui réserva) l'amènèrent à considérer d'un autre œil l'univers des journalistes et des idéologues. Il n'aimait déjà pas trop fréquenter les milieux intellectuels ; à partir de 1938 il les prit franchement en grippe, n'hésitant pas, pour les désigner,

1. Lettre à Geoffrey Gorer, août 1937, C.E. 1, p. 314.

à utiliser l'expression de *pansy Left*, « la gauche pédéraste », ce qui ne constitue pas, on s'en doute, sa contribution la plus impérissable à la sociologie des intellectuels. Mais pour autant, cette perception de plus en plus négative des représentants littéraires de la Gauche ne s'accompagnait pas d'une critique approfondie de leurs convictions de base (ce qui explique probablement l'aspect très personnel de ses attaques). C'est même au contraire à cette époque (exactement le 13 juin 1938) qu'Orwell choisit d'adhérer à l'*Independent Labour Party*, une petite formation gauchiste opposée à la politique de Staline. Et son activité militante consistera principalement à propager la théorie de *Tweedledum* et *Tweedledee* ainsi que sa conséquence pratique, le défaitisme révolutionnaire¹.

Avec l'été 1939, on observe, au contraire, un processus très différent. Si jamais un mot convient particulièrement pour désigner les transformations mentales qui affectèrent alors George Orwell, c'est bien celui de conversion,

1. Il écrivit même à cette époque un pamphlet pacifiste qui n'a jamais été retrouvé. Cf. la lettre à Jack Common du 12 octobre 1938 (C.E. 1, p. 395) : « J'espère que quelqu'un publiera le pamphlet contre la guerre que j'ai écrit au début de l'année, mais naturellement personne ne le fera. »

au sens le plus pascalien du terme. Il n'est pas impossible que la mort du père, survenue le 28 juin, ait préparé le terrain (en tout état de cause il ne s'agit que d'une hypothèse : Orwell était d'une discrétion absolue sur sa vie privée). Ce qui est sûr c'est que l'annonce du pacte germano-soviétique eut littéralement sur lui les effets d'une visitation.

Voici comment, à un an de distance, il décrit l'événement : « Pendant plusieurs années l'approche de la guerre a été pour moi un cauchemar et il m'est même arrivé de faire des discours et d'écrire des pamphlets contre elle. Mais la nuit précédant l'annonce du pacte germano-soviétique je vis en rêve que la guerre avait commencé. C'était un de ces rêves qui – quel que soit par ailleurs leur sens freudien – ont le pouvoir de vous révéler la nature réelle de vos pensées. Il m'enseigna deux choses : d'abord que je ne serais guéri que lorsque cette guerre longtemps redoutée aurait éclaté ; ensuite que j'étais un patriote du fond du cœur, que je ne commettrais ni sabotage ni quoi que ce soit contre mon propre camp, que j'appuierais cette guerre, que je me battrais si possible. Je descendis chercher le journal qui annonçait le voyage de Ribbentrop à Moscou. La guerre allait donc venir, et le gou-

vernement – même si c'était le gouvernement de Chamberlain – serait assuré de ma loyauté¹. »

C'est la signature du Pacte, même si on ne peut négliger le travail antérieur de la conscience, qui constitue ainsi l'expérience décisive à partir de laquelle Orwell put mettre en forme sa conception du totalitarisme ; et le centre de cette conception est l'idée intuitive d'une différence d'essence entre les sociétés totalitaires et les démocraties libérales de l'Occident. Là réside en effet, aux yeux d'Orwell, le secret de la politique moderne : il est impossible de parvenir à l'intelligence réelle des dangers qui nous menacent, si l'on ne commence pas par donner acte aux démocraties dites « bourgeoises » qu'elles constituent tout compte fait un moindre mal (et dans ce calcul, Orwell se garde bien d'omettre le problème colonial). L'unique chance du Socialisme démocratique est donc de comprendre qu'il y a désormais au moins un sens, dans lequel le mot « monde libre » cesse d'être une mystification politique, et cette compréhension commande la capacité, pour tout homme de gauche, de choisir son camp lorsque la situation internationale l'exige^A. Une telle intuition explique évidemment la redécouverte

1. *My Country Right or Left*, 1940, in C.E. 1, p. 591.

par Orwell, à partir de 1939, des « valeurs nationales » : la démocratie qu'il faut apprendre à protéger n'est pas cette coquille abstraite dont l'Idéologie peut toujours ronger entièrement l'intérieur (pour en faire au besoin une démocratie « véritable » ou « populaire »). C'est la démocratie empirique et sensible, incarnée sous nos yeux dans une nation donnée, qu'il convient donc de savoir reconnaître « y compris sous sa forme anglaise très imparfaite ¹ ».

Ainsi la faculté de sentir ce qu'il y a d'infiniment précieux, malgré tout, à vivre dans une société certes contradictoire mais qui n'est pas totalitaire se confond dans une certaine mesure avec la capacité pour le contestataire de se réconcilier avec son propre pays. On peut penser qu'Orwell, le climat de guerre aidant, a un peu abusé de cette capacité : il n'était peut-être pas

1. *The Lion and the Unicorn*, février 1941, C.E. 2, p. 130. Cf. également *The English People*, 1943, C.E. 3, p. 32. « D'une certaine façon les Anglais sentent bien qu'ils vivent dans un pays démocratique. Non que quelqu'un soit assez stupide pour prendre cette expression à la lettre. Si la démocratie signifie le pouvoir du peuple ou l'égalité sociale, il est clair que la Grande-Bretagne n'est pas une démocratie. C'en est une, cependant, dans le deuxième sens que ce mot a pris depuis l'avènement d'Hitler. »

indispensable pour s'opposer au totalitarisme de réhabiliter la cuisine anglaise ou de développer l'idée qu'une démocratie est nécessairement maritime¹. Le fait est qu'il fallait d'abord tordre le bâton dans l'autre sens pour accéder aux conditions d'un regard lucide. Orwell s'en expliquera d'ailleurs en 1944, dans une courageuse autocritique adressée à *Partisan Review*², en mettant ces excès au compte de l'« atmosphère de folie » qui entourait la guerre.

1. *The Lion and the Unicorn*, p. 131.

2. C.E. 3, p. 335.

Notes

[A]

... de choisir son camp lorsque la situation internationale l'exige.

Orwell, auquel on ne peut reprocher la moindre complaisance pour le capitalisme américain, écrira donc, dans les conditions nouvelles de la guerre froide : « Dieu sait que je ne souhaite pas qu'une guerre éclate, mais s'il fallait choisir entre la Russie et l'Amérique – et je suppose que c'est le choix qui se poserait à nous – je choisirais toujours l'Amérique » (lettre à V. Gollancz du 25 mars 1947. C.E. 4, p. 355). Il faut donc admettre que la démocratie occidentale n'est pas ce mal absolu que la théorie dénonce, si l'on veut que le combat qui doit être mené contre sa défense libérale cesse de porter en lui la possibilité d'une dérive totalitaire. Naturellement l'effort nécessaire pour maintenir l'orientation du projet socialiste – c'est-à-dire d'un projet qui se fonde sur le dépassement des contradictions du capitalisme libéral – en inscrivant ses actions à l'intérieur

de « la défense du monde libre », n'est pas des plus faciles. Orwell y consacrera une partie de son travail dans des textes comme *Inside the Whale*, *The Lion and the Unicorn* et *The English People*.

IV

Il ne faut donc pas s'étonner si le mot « totalitarisme » ne vient sous la plume d'Orwell qu'à l'automne 1939. Il supposait pour apparaître tout le mouvement intuitif catalysé par la signature du Pacte ; mouvement qu'il synthétise parfaitement en offrant les moyens de penser à la fois l'identité tendancielle des sociétés totalitaires et leur différence d'essence avec la démocratie libérale^A. En revanche, une fois ce concept en place, il devient également possible de mettre en évidence les mécanismes psychologiques qui fondent la soumission fascinée devant l'État absolu : « Il n'y a pas beaucoup de liberté d'expression en Angleterre ; donc il n'y en a pas plus qu'en Allemagne. Se retrouver au chômage est une expérience épouvantable ; il n'est donc pas pire de se retrouver dans les chambres de torture de la Gestapo. De même que deux noires

font une blanche, une demi-tartine équivaut à pas de pain du tout¹. » Ce qui est commun à toutes ces attitudes c'est la perte totale du sens des nuances, c'est-à-dire l'impossibilité quasiment physique d'éprouver les différences de degré, d'intensité ou d'essence ; cette véritable anesthésie du sens des réalités est, selon Orwell, la marque fondamentale des psychoses idéologiques.

Cependant, s'il est clair qu'en droit nul n'est protégé contre les défaillances de la « fonction du réel », il faut bien constater que, dans les faits, c'est surtout une partie bien déterminée de la population qui se trouve exposée à la tentation du délire idéologique. Si la bêtise est l'incapacité de comprendre les choses les plus simples, elle est, au XX^e siècle, une catégorie historique. Et le support privilégié de cette bêtise transcendante est, selon Orwell, la classe intellectuelle.

Je ne crois pas qu'il y ait, dans son œuvre des années 1940, un thème plus omniprésent que celui-là. L'intellectuel (et « il faut noter qu'il n'y a désormais plus d'intelligentsia qui ne soit en un sens "de gauche"² »), c'est – nous répète-t-il – ce manipulateur de signes qui peut à tout

1. *The Lion and the Unicorn*, C.E. 2, p. 131.

2. *Ibid.*, p. 94.

moment, par la logique de son activité, déconnecter inconsciemment de l'objectivité sensible. Parce que l'enchaînement des mots, afin d'être productif, suppose par définition une rupture méthodique avec l'univers des *sense data*, il y a au fond de tout penseur un Berkeley qui sommeille.

Seul, par conséquent, un solide sens des limites pourrait garantir que le détour nécessaire par l'abstraction ne fonde pas un envol définitif hors de la réalité matérielle. Or ce sens des limites, garde-fou du penseur, ne peut trouver ses conditions d'existence, c'est la grande idée d'Orwell, que dans la sensibilité morale, dans ce qu'il désigne partout comme la *common decency*, c'est-à-dire ce sens commun qui nous avertit qu'il y a des choses qui ne se font pas. Si par conséquent l'intelligentsia moderne a, dans son ensemble, rompu avec le réalisme spontané de l'homme ordinaire, c'est fondamentalement parce qu'elle a cessé d'être morale¹. Une telle évolution est d'ailleurs ce qui la distingue de la classe ouvrière. Dans l'essai sur Dickens (publié

1. Dans *The Lion and the Unicorn*, p. 94. Orwell attribue en partie l'incapacité des intellectuels à comprendre la sensibilité populaire à la « pauvreté émotionnelle d'individus vivant dans un monde d'idées et qui ont peu de contact avec la réalité physique ».

à la fin de 1939) Orwell écrit ainsi : « L'homme ordinaire vit encore dans l'univers mental de Dickens, mais presque tous les intellectuels modernes ont rallié une forme ou une autre de totalitarisme. D'un point de vue marxiste ou fasciste, à peu près tout ce que Dickens défend peut être dénoncé comme "morale bourgeoise". Seulement quand il s'agit de morale il n'y a pas plus "bourgeois" que la classe ouvrière ¹. »

Nous n'avons pas, ici, à nous interroger sur le degré d'exactitude de cette représentation des classes populaires. L'important c'est de voir qu'elle fonde chez Orwell l'idée que le Socialisme a deux origines historiques bien distinctes : d'un côté il procède des dispositions éthiques engendrées par la condition ouvrière, telles que « la loyauté, l'absence de calcul, la générosité, la haine des privilèges ² ». De l'autre il se développe au sein de l'intelligentsia, sous la forme de constructions conceptuelles rigoureuses, dont les fondements psychologiques sont, en dernière instance, indépendants des impératifs élémentaires de la morale, pour laquelle les intellectuels n'éprouvent en général que le mépris dû aux produits de la conscience mystifiée (« C'est un

1. C.E. 1, p. 503.

2. *New English Weekly*, 16 juin 1938, C.E. 1, p. 371.

N° d'édition : L.01EHBN001159.N001
Dépôt légal : octobre 2020.